



HAL
open science

Les médiations architecturales dans l'aménagement culturel. Ethnographie visuelle de la bibliothèque de l'Alcazar à Marseille

Julia Bonaccorsi

► **To cite this version:**

Julia Bonaccorsi. Les médiations architecturales dans l'aménagement culturel. Ethnographie visuelle de la bibliothèque de l'Alcazar à Marseille. MEI - Médiation et information, 2019. hal-01967883

HAL Id: hal-01967883

<https://hal.science/hal-01967883>

Submitted on 11 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les médiations architecturales dans l'aménagement culturel. Ethnographie visuelle de la bibliothèque de l'Alcazar à Marseille

Résumé

La médiation architecturale a accompagné de longue date les politiques publiques du livre et de la lecture, que ce soit dans les transformations de l'aménagement et de l'architecture intérieure ou dans les modalités d'intégration de ces équipements dans l'espace public. Cet article explore l'hypothèse que l'architecture constitue un discours instituant sur la lecture publique et plus largement la culture écrite. L'analyse réflexive d'un corpus photographique et documentaire portant sur la Bibliothèque Municipale à Vocation Régionale de Marseille forme un cadre d'analyse du discours architectural saisi dans la ville et pour lequel la ville joue un rôle à la fois de sujet et d'objet. L'article propose une discussion méthodologique autour de l'usage du média photographique dans la connaissance de l'urbain par l'image.

Mots-clés

Ethnographie visuelle – Bibliothèque – Architecture – Espace urbain – Médiation culturelle - Marseille

Abstract

The architectural mediation has long structured the public policies of books and reading, whether in the interior design or in the way of integrating this equipment into the public space. This article takes the hypothesis that architecture constitutes a discourse instituting reading policies and, more broadly, written culture. The reflexive analysis of a photographic and documentary corpus on a new public library in Marseille forms a framework for analyzing the architectural discourse seized in the city and for which the city plays a role as subject and as object. The article proposes a methodological discussion about the practice of photographic medium in urban researches.

Keywords

Visual ethnography – Public library – Architecture- Urban area – Cultural mediation - Marseille

Introduction

Cet article propose une réflexion sur l'opérativité sociale et symbolique de l'architecture des bibliothèques et son inscription sensible dans l'espace urbain, à partir d'une enquête ethnographique menée entre 1999 et 2004 à Marseille dans le quartier Belsunce, relative à la construction d'une nouvelle bibliothèque. La démarche s'appuie sur un corpus photographique réalisé en mars 2004, dont l'analyse ethno-sémiotique sera soutenue par un

ensemble documentaire complémentaire et analysé antérieurement (représentations discursives et visuelles du projet, des fouilles à l'inauguration)¹.

Définir l'architecture en objet de recherche communicationnel est un enjeu difficile. L'architecture est-elle un signe ? Évidemment oui, parce qu'elle est création, expression, matière, représentation. Mais quelle sémiose sociale s'opère à partir de l'architecture, entendue comme « Art, science et technique de la construction, de la restauration, de l'aménagement des édifices » (CNRTL) ?

Il y a mille façons, depuis les travaux centrés sur les projets urbains et leurs dispositifs d'accompagnement, sur les opérateurs de mise en sens des lieux (Laudati, 2014), sur les représentations de la ville et la production des identités territoriales (Garcin-Marrou, Auboussier, 2011). L'« architecture » est abordée aussi bien comme un construit discursif, un produit, trace, marque et composant de l'urbain, de la ville, que comme une médiation politique (de l'identité, de la mémoire, de l'aménagement). Traiter de l'architecture, c'est convoquer autant de temporalités, c'est parler du dedans et du dehors, de l'enveloppe et de la forme, de la matière.

La perspective critique offerte par cette enquête rétrospective sur les effets de sens liés à la transparence, la circulation et la lisibilité de l'équipement, définit ainsi un cadre d'analyse du discours architectural saisi dans la ville.

1- Promesses architecturales et lecture publique

L'architecture à vocation culturelle pour ré-inventer la bibliothèque

La médiation architecturale a accompagné de longue date les politiques publiques du livre et de la lecture, à la fois dans les transformations de l'aménagement et de l'architecture intérieure, et dans les modalités d'intégration dans l'espace public des formes architecturales de ces équipements.

La construction récente de bâtiments emblématiques dans le réseau des bibliothèques de la Ville de Paris, les modèles internationaux exemplaires, montrent que l'architecture constitue un discours instituant sur la lecture publique et plus largement la culture écrite (Bertrand, 2000 ; Caroux, 2008 ; Petit, Bonnefoy, 2012). Au début des années quatre-vingt-dix, le projet Etat-Région de financement de 12 Bibliothèques municipales à vocation régionale (BMVR) définit un moment singulier d'aménagement culturel du territoire en France². Donnant à la monumentalité et à la visibilité des décisions architecturales un rôle central que le geste énonciatif d'une exposition nationale itinérante souligne bien (*Architecture(s) de bibliothèques : 12 grandes réalisations en régions (1992-2000)*), cet impératif de

¹ L'Office de la Culture de la Ville de Marseille encadre des temps de rencontres de 1999 à 2001, intitulés « *les Mercredis de l'Alcazar* » regroupant des débats, conférences, rencontres et émissions radiophoniques diffusées localement, (Bonaccorsi, 2009, p. 114-124).

² Loi n° 95-651 du 13 juillet 1992, parue au *J.O.* du 16 juillet 1993.

« constructions de grands établissements de la lecture publique en région » sera différemment interprété selon les territoires (Lorius, Grognet, 2000)³.

L'article de synthèse de Marc Germain et Marion Lorius paru en 2000 met particulièrement bien en relief ces désirs de rupture, que le projet architectural doit rendre possible, mobilisant des contre-exemples savoureux :

« L'antithèse caricaturale d'une bibliothèque actuelle, c'est de ressembler de l'extérieur à une forteresse ou à un temple, et de l'intérieur à un labyrinthe ou à un cloître fermé sur lui-même. La lisibilité doit se traduire, pour un passant, par l'identification d'une image accueillante de l'institution, désacralisée d'une certaine façon, et, pour le visiteur, par un cheminement aisé, sans problème majeur d'orientation. » (Germain, Lorius, 2000).

Quatre paradigmes présentés par Germain et Lorius reflètent de manière aigüe les promesses d'agencement des corps, des savoirs et des espaces, dans une perspective dispositif efficace et capable de modifier une axiologie de la culture écrite jugée clivante : « lisibilité », « compacité », « flexibilité », « éclairage naturel », le tout adressé au « passant » comme au « visiteur ». Or, ces promesses sont à double détente puisqu'il s'agit, à travers une architecture intérieure innovante, d'exprimer et de performer les missions de la lecture publique (décloisonnement, intransitivité de la lecture, démocratisation...) (Degueurse Guiliani, 2008 ; Bonaccorsi, 2009) ; également, l'objectif est de faire signe dans l'espace urbain.

La « lisibilité » urbaine de la bibliothèque (au sens de Kevin Lynch), suppose que l'articulation des dimensions matérielles, esthétiques et architecturales des bibliothèques réponde à la « nécessité » énoncée de la lecture publique (Roncayolo, Samson, 1997, p. 18). Sans grand risque, on peut faire l'hypothèse que cette axiologie « se craquelle » forcément face à l'aléatoire de la ville, non pas au sens d'un échec mais d'une invention, un désordre contingent producteur d'un nouveau sens culturel. Ainsi, le cas précis marseillais me permet d'examiner ces interstices entre le projet architectural, le projet politique et la matérialité urbaine.

Le projet marseillais : de l'Alcazar à la BMVR

C'est à Belsunce, quartier historique du transit, populaire et commerçant (Temime, 1995), qu'est situé le chantier de la Bibliothèque Municipale à Vocation Régionale de l'Alcazar, créée par l'agence de l'architecte Adrien Fainsilber, auteur de la Cité des Sciences et de la Géode de la Villette (Ateliers AFA⁴).

³ Depuis vingt ans, des articles ont paru régulièrement dans le Bulletin des Bibliothèques de France sur les BMVR (1997, 2008, 2009, 2015).

⁴ Ateliers Adrien Fainsilber & Associés (AFA). Le projet architectural de la BMVR (Adrien Fainsilber et Didier Rogeon) est d'une surface de 21 000 m² Shon, son coût de plus de 30 millions d'euros. La maîtrise d'ouvrage était assurée par la Ville de Marseille et Marseille Aménagement. Le bâtiment fut livré en 2004. Pour une présentation synthétique du projet architectural, voir le site web des Ateliers AFA : http://www.fainsilber.com/112_bibliotheques.html, consulté le 10 juillet 2017.

La construction d'un nouveau dispositif de lecture publique dans la ville est d'abord un lieu, un espace physique et matériel donné à voir et à traverser aux habitants de la ville. L'analyse de la médiatisation du chantier de Marseille montre combien la situation dans la ville est initiale à la mise en œuvre du projet national et doit s'interroger localement (Bonaccorsi, 2009). C'est essentiellement la question de l'implantation qui fait débat. Le choix de l'Alcazar, ancienne salle de music-hall, est une interprétation patrimoniale, « marque » de la relation au passé (Veschambre, 2008) ; mais le projet répond aussi à l'ambition de restructurer et rénover le quartier Belsunce dans le cadre plus large de grands projets de réaménagement urbain. Deux entrées séparent le personnel de la bibliothèque et le public ; la dénomination de la rue intérieure de la BMVR en « Rue des lecteurs » renvoie aussi à une organisation spatiale de l'usage. « Elle est la colonne vertébrale de la bibliothèque, car c'est depuis la rue intérieure que sont organisés et redistribués tous les flux des lecteurs et des livres qui transitent dans la Bibliothèque. » (Fainsilber, 1999). L'architecte désigne ainsi la structuration du bâtiment en deux îlots séparés par une rue couverte, la rue du Baignoir. Jean-Claude Garcias décrit la « complémentarité entre unité de la rue intérieure et fragmentation des éléments fonctionnels, dont la taille se rapproche en façade et en toiture du parcellaire traditionnel. » (Garcias, 2000, p. 37). Le choix architectural d'intégration et de rappel de l'architecture méditerranéenne du quartier vise à faire de la bibliothèque une « ville dans la ville ».

La construction de la BMVR est ainsi présentée comme un morceau de ville pour les deux niveaux national et local, une architecture du passage. Ainsi, la ville joue un rôle à la fois de sujet et d'objet dans la narrativité du chantier (Bonaccorsi, Cordonnier, dir., 2018) ; d'une part, l'architecture transparente, lisible, reconduit visuellement le discours de l'efficacité et de l'évidence de la lecture ; d'autre part, le discours local articule des questions patrimoniales et sociales liées au quartier, plutôt qu'à la ville de Marseille.

2- « Ce jour là... »⁵ : vers une autre temporalité de l'architecture

Le temps de l'enquête, le temps photographique et le territoire

Il s'agit de relier les temps sédimentés du lieu, du bâti, du quartier et de la ville, à celui de la démocratisation du livre et de la lecture. À présent, je m'intéresserai à la temporalité singularisée par une enquête photographique menée une journée de mars 2004. L'approche communicationnelle de l'architecture est ainsi resserrée sur un corpus d'images dont le statut de représentation visuelle doit être défini. La démarche rejoint une « ethnographie du détail » (Piette, 1996) et s'inscrit dans le projet d'un « mode mineur » de l'enquête.

⁵ Ce titre fait référence au célèbre album pour enfant de Mitsumasa Anô *Ce jour là...*, qui, de la vue aérienne à la rue, pénètre image après image dans les détails d'une ville par un zoom continu, École des Loisirs, 1978.

À quoi peuvent servir les images pour analyser les médiations architecturales ? Ce rapprochement n'a rien d'inédit et une littérature importante mobilise des matériaux iconographiques, voire constitue un lieu commun méthodologique. À la différence cependant de corpus d'images produites par les acteurs du projet (Grudet, 2007 ; Dondero, 2014), les archives visuelles convoquées à présent sont des images produites par nous, photographies qui s'inscrivent dans une démarche ethnographique⁶.

L'appréhension d'échelles plurielles du territoire par la pratique des images comme configurations signifiantes, sources et médias permet de s'intéresser aux régimes de discours iconographiques associés à l'architecture. Il s'agit d'interroger la fonction de la production d'images dans l'analyse des représentations, mais également leur restitution et publication. Les photographies publiées dans cet article n'ont pas *a priori* le statut d'illustrations, elles constituent une modalité d'écriture de la recherche qui permet de proposer un double parcours interprétatif. Ainsi, il s'agit d'explorer des « correspondances plastiques (...) entre la restitution d'un travail (...) et les objets qu'il construit » (Jarrigeon, 2010, p. 167).

Je reviendrai en conclusion sur cet évitement de la logique illustrative perçue négativement comme un « risque » (Idem, p.158). Cette revendication interroge dans tous les cas l'usage scientifique de l'image photographique et Anne Jarrigeon propose une réflexion éclairante des variations en jeu dans l'enquête photographique et sa restitution, en tension dite et non-dite avec les normes et conventions de l'écriture et de la publication scientifique.

Dans cet article, l'usage du média photographique dans l'enquête comme dans l'écriture est ainsi l'objet d'un fil conducteur réflexif dont je tâcherai de montrer les nuances et les angles morts qu'il révèle.

Un espace fermé/ouvert, en mode mineur

La réalisation photographique révèle tout d'abord une qualité du bâtiment en construction saisi à ce moment, que mon matériel limité (un cinquante millimètres, un appareil argentique) renforce, ainsi que ma faible compétence en matière de photographie d'architecture. Sans recul possible ni grand angle, la saisie globale de la forme matérielle du bâti est ardue. Ceci conduit à une accentuation du détail et des vues intérieures photographiées principalement à travers les fenêtres de la rue du Baignoir.

⁶ Le propos de l'article s'inscrit dans la continuité des recherches en anthropologie et ethnologie visuelles, de géographie sociale et de nombreux travaux en sciences de l'information et de la communication, en France et à l'étranger (Tardy, 2012 ; Aiello, Tosoni, 2016).



Photographie 1- Vue depuis la rue du Baignoir.

Ni ouverte au public, ni complètement fermée à son regard, la BMVR se dévoile ainsi sans pudeur à travers ses vitres. Ces lieux sont également habités par des occupants dont on devine la raison du privilège, rendre possible l'ouverture à venir.

Le verre, l'acier, les mezzanines blanches et translucides correspondent à la promesse de « lisibilité », mais aussi à celle de « flexibilité » : l'architecture intérieure mobilise un lexique neutre et polyfonctionnel propre à un centre commercial, un aéroport, comme à un équipement à vocation culturelle. Cette *a-territorialité* rappelle celle critiquée par Jacques Tati dans *Playtime* (1968) où la standardisation des formes architecturales du décor semble annihiler toute territorialisation des corps et des sujets sociaux, ce que la transparence du bâti en verre renforce, puisque dans l'ensemble du film les frontières entre les espaces privés/publics ou le dedans/dehors disparaissent. Pourtant, ici, lors de la prise de vue, le tableau qu'offre la fenêtre sur le couple en discussion dans l'espace vide, donne au manteau panthère de la femme un rôle insolite, qui constitue pour moi un *punctum* (Barthes, 1980) à la fois isolé par la temporalité de l'enquête et détail persistant en tant qu'interprétant de l'image photographique.

3- Conscience du présent et mémoire

Filiation et légitimation

Émile Témime a dit du quartier Belsunce qu'il était un « monde sans mémoire », « le constant renouvellement des immigrés ne permet[ant] pas la constitution d'une mémoire vivante » (Témime, 1997, p. 44).

Sans doute la conscience du présent se constitue par bribes, formée par des « marques » du passé, le Vieux Quartier Belsunce dont fait partie la BMVR présentant la particularité d'un bâti du XVIIIe siècle : la sédimentation est invisible par l'effacement et la réécriture d'enseignes, les occupations successives de commerces. Des destructions, certes, d'immeubles vétustes, une rénovation par touches et selon une temporalité longue. La mémoire de Belsunce se forme dans la durée et la continuité, comme en témoigne le travail du photographe Jean-Pierre Maréo sur la transformation du quartier par le chantier : « Alcazar / Belsunce en 2,8 secondes, 1988 / 2002 ». Des façades démolies, des grues, des fondations, le chantier de fouilles, les panneaux signalétiques du chantier ou encore l'ancienne façade de l'Alcazar, se superposent pour décrire l'évolution et les étapes du chantier. S'y entrecroisent des images des ouvriers, en pause, au travail, le temps du repas.

« Ce processus d'enregistrement photographique du quartier Belsunce et de l'Alcazar fait suite à celui que j'ai effectué de ma fenêtre anciennement située rue Nationale, intitulé « les gens d'en Face (...) ». J'ai assisté photographiquement à la destruction de l'Alcazar, les monuments abattus découvraient d'autres « gens d'en Face » (...), jusqu'à ce que l'on creuse, que l'on fouille et que l'idée d'un projet architectural d'une grande bibliothèque se révèle. »⁷.

La construction de la bibliothèque, par l'occupation de l'ancien site, vide de la salle de l'Alcazar, établit un rapport continu avec le contexte urbain. La salle de music-hall de l'Alcazar est fermée dans les années soixante, le bâtiment détruit en 1979⁸ : restent la façade et l'entrée avec la marquise qui en fait l'identité, et constitue un des emblèmes du projet architectural des Ateliers AFA. La fameuse marquise avait été déposée en 1998, elle sera restaurée et réinstallée.

⁷ Maéro, Jean-Pierre, « Alcazar/ Belsunce en 2,8 secondes 1988/2002, Jean-Pierre Maréo », *Regards sur l'Alcazar, Architectures de bibliothèques*, oct.-nov. 2002.

⁸ On trouve dans l'ouvrage de Témime une archive photographique de cette destruction « Vestiges du passé : sur l'emplacement de l'Alcazar, démolie en 1979 », p. 110.



Photographie 2 – Trace toponymique et mémoire collective, le nom est inscrit sur la façade d'une brasserie qui fait face au chantier.

Ainsi, le nom de l'Alcazar devient un « opérateur de passivité » en raison de la construction de la BMVR : la médiation architecturale « met le présent géographique en rapport au passé historique » (Tassel, Vergopoulos, 2017, p. 116). Elle signale une sédimentation mémorielle qu'elle participe à figer (la marquise), et qui fait du chantier un lieu culturel héritier et relié au quartier (la brasserie).

Reconvertir Belsunce, une pré-occupation du sol

Dans un ouvrage autobiographique récent, le géographe Marcel Roncayolo, spécialiste des « grammaires » sociales de Marseille, souligne à quel point Belsunce est une zone frontière, point d'équilibre, suspendu.

« Le cours Belsunce donne encore aujourd'hui l'impression d'être une zone de projet en essai, au croisement de toutes les forces pouvant le faire basculer d'un côté ou de l'autre. La reconversion en bibliothèque de l'Alcazar, lieu-symbole du destin populaire de Belsunce a du sens. C'est, me semble-t-il, au vu du succès de sa fréquentation, un premier acte de revalorisation réussi. Sera-t-elle (...) l'amorce d'une nouvelle centralité culturelle, capable de changer l'image de la ville ? » (Roncayolo, 2016, p. 167)

Roncayolo publie ces lignes plus de dix années après l'ouverture de la BMVR qui se fera quelques mois après ces prises de vue. En 2004, le « lieu-symbole » souligné par Roncayolo n'existe que par sa présence physique (sa masse), périphérique (actions culturelles et sociales). La territorialisation de la lecture publique est ténue, partielle, en pré-occupation.



Photographie 3 - L'occupation d'un territoire par la future construction déborde le tracé au sol du bâti sur un axe de circulation piétonne important, le Cours Belsunce.

La définition d'un espace clos devant l'entrée par l'érection provisoire de barrières de chantier transforme l'espace public et son usage, en y intégrant un élément qu'il faut contourner et qui délimite un territoire, dans une opposition vide/plein. Le quartier est pré-occupé.

4- La transparence, un paradoxe

Enracinement et conventions : l'institution

Or, cette pré-occupation s'effectue au sens littéral car la trouée visuelle de la « rue » principale de la bibliothèque apparaît singulièrement encombrée : au sol, la bibliothèque se fonde et s'enracine. Au sens figuré, l'enracinement est social et symbolique : il est celui des conventions et de l'institution matérialisée par la signalétique qui définit les étapes et formes des usages à venir.



Photographie 4 - Une temporalité singulière de l'architecture du passage : avant l'usage

En traversant le bâtiment de la rue du Baignoir vers le cours Belsunce, la prise de vue rend sensible la présence du bâti dans l'espace urbain et sa double propriété : comme *passage* (terme cité par l'architecte), comme *institution*.



Photographie 5 – Salle de lecture, vue depuis la rue du Baignoir

De même, le discours de la lecture publique et de l’institution bibliothèque s’énonce dans la lumière orangée d’une salle de lecture et par l’alignement des lampes de travail : ceci fait écho à la promesse d’un « éclairage naturel » de rigueur, dans une filiation avec le projet d’Henri Labrouste à la bibliothèque Sainte-Geneviève où l’éclairage au gaz, signe de la modernité, est magnifié.⁹

Or, les reflets dans les fenêtres créent des interférences singulières qui désignent l’étroitesse de la rue où le bâtiment *fait avec* la morphologie urbaine qui lui préexiste sans lui résister, depuis les sculptures de l’immeuble XVIIIe qui lui fait face, à la pratique culturelle de l’étendage du linge aux fenêtres.

Banalisation et effacement de l’architecture

Ainsi, la transparence conduit paradoxalement à un remplissage qui cristallise une épaisseur diachronique mais aussi participe à la banalisation du nouveau bâtiment.

⁹ Exposition Labrouste « La structure mise en lumière » 2012-2013, Cité de l’architecture et du patrimoine



Photographie 6 – Enseigne commerciale et signalétique institutionnelle

Les activités commerciales sont soudain contiguës à celles de la lecture publique : sans se leurrer sur la réalité politique de ces effets esthétiques, les photographies témoignent de nouvelles *vues* possibles du quartier, c'est-à-dire de nouveaux paysages et interactions visuelles que génère la construction nouvelle.



Photographie 7- Résistance du lisible par la circulation motorisée, rue du Baignoir

Les résistances visuelles à la transparence éprouvées et signifiées dans ces photographies sont autant de craquellements de l'ordre du projet, produits par la médiation architecturale.



Photographie 8 – Une passante et un homme sans domicile fixe, rue du Baignoir

Ces photographies ne disent rien des futurs usagers de la bibliothèque et de la vie sociale de Belsunce, qui est représentée furtivement, au détour. Ces images proposent néanmoins des représentations scientifiques produites à partir d'une problématique qu'elles participent à développer, adossées à un cadre conceptuel qu'elles discutent et renouvellent : l'« approche

sensible » de l'urbain telle que définie ici à partir d'une réflexivité sur les méthodes et les médias produits dans l'enquête.

5- Conclusion – Le *kairos* de la médiation architecturale

L'enquête photographique, qui conduit à une conscience du présent spécifique, permet alors de formuler trois propositions pour caractériser les rapports entre discours architectural, espace urbain et politique de lecture publique.

Tout d'abord, l'approche communicationnelle de l'architecture permet d'appréhender des granularités fines de l'aménagement culturel et de la territorialité des politiques culturelles, granularités qui complètent les connaissances sur le pouvoir d'emblème de l'architecture.

L'architecture est constituée en objet de recherche à partir d'un objet concret qui est le bâti. Cependant, comme je l'ai montré à propos de la Bibliothèque de l'Alcazar, sa « cohérence » sociale est discursive : formulée par l'agence d'architecture, répertoriée dans la liste des BMVR construites en France (liste, chronologie, classement, cartographie, exposition...) et en même temps dans le réseau de lecture publique local ; médiatisée (presse et radio locale, presse nationale) ; elle fait l'objet d'énonciations plurielles dans les ateliers d'action sociale ou par les artistes (dessins, photographies...); traversée par les normes et savoir-faire professionnels et institutionnels.

Mais ce récit polyphonique et intersémiotique est accompagné par la transformation matérielle du terrain du chantier : en creux (fouilles et « trouvailles », enfouissement d'objets dans les fondations par les enfants du quartier), en vide et en rognage (échafaudages, façadisme), en plein (bâti et matière, opaque/transparent). Le « composite » formé à la croisée de ces observables relève alors de ce que je désigne comme la médiation architecturale de la lecture publique dans le cadre du projet de BMVR. La logique de l'enquête y est fondamentale, car elle oblige à travailler selon deux dimensions pour comprendre ce que la BMVR fait à la ville, ce que la ville fait à la BMVR et l'expérience politique de cette transformation : ces dimensions sont la situation, la temporalité. Or, la compréhension de la temporalité relève le plus souvent de la chronologie, du *chronos*. Le temps analysé ici à partir de l'enquête photographique est celui du *kairos*, un moment opportun.

Ensuite, la médiation architecturale analysée nourrit les connaissances sur l'investissement symbolique des lieux par des projets culturels (Bonaccorsi, 2001), en affinant la compréhension du processus d'occupation du territoire physique. Ce processus apparaît particulièrement saillant dans les formes plurielles de pré-occupation de l'espace public, au sol comme par la texture réflexive du bâtiment qui produit de nouvelles vues, de nouvelles visions et de nouvelles manières d'être vu. On peut reprendre ici l'analyse sémiotique de l'espace proposée par Jean Davallon au sujet de l'exposition muséale, interrogeant le rôle dévolu à l'espace dans le discours expographique (Davallon, 2011). L'architecture de la BMVR est-elle un « média » ? Je ne dirais pas cela, même si elle constitue une énonciation

axiologique de la culture écrite. Cependant, la médiation architecturale opère bien à la croisée de deux modes pratiques de l'espace, celui, « temporel », de la circulation (aller à) et celui, « proximal », de la découverte (arrêt, attention, lecture, focalisation). Autrement dit, au musée, notre expérience et le sens de l'exposition dépendent de la dialectique entre les trajets et les stations, et pour cela de l'expérience de ces relations. De la même manière l'enquête photographique a permis d'éprouver cette dialectique dont dépend la valorisation culturelle et symbolique de la BMVR, entre la parcelle bâtie (contourner, traverser) et le lieu (identité, mémoire, sociabilité). La collecte photographique rend compte du caractère générique de ce questionnement, en pratiquant « ce jour-là » et en signifiant l'encombrement visuel, l'illisibilité de la transparence, les contrastes dans la morphologie urbaine du quartier et les pratiques quotidiennes (linge), mais aussi en relevant les signes conventionnels de la lecture publique.

Enfin, j'ai fait « travailler » ensemble l'écriture photographique et l'écriture de la recherche, ce qui permet de rendre compte d'une temporalité kairologique du discours architectural et de ses paradoxes, à partir de l'expérience de production photographique. Cette posture a été ainsi formulée par Jarrigeon qui dit : « Je supportais assez mal de montrer mes photos « comme tout le monde » » (Jarrigeon, 2010, p. 160) : en tant que photographe et chercheuse, elle souligne la valeur auctoriale de ses photographies et de l'acte photographique, refusant de participer à la « banalisation » des images. Plutôt qu'une volonté distinctive, elle énonce une pensée politique sur le statut scientifique des images en sciences sociales et l'attention qu'il est nécessaire de leur porter.

Cette vigilance me semble essentielle, pour deux raisons. Premièrement, l'évidence un peu convenue du recours au visuel dans les recherches sur l'urbain, terreau cependant fertile pour comprendre les variations de statut des images en tant que représentations et documents, nécessite un dialogue pluridisciplinaire et critique sur les régimes visuels de la recherche.

Seconde raison, la dé-singularisation des données de la recherche dans un contexte d'injonction à l'ouverture des données conduit à une prétention documentaire contradictoire avec le statut autographique des photographies « attachées » à l'enquête, mais plus encore à omettre leur auctorialité, pourtant la seule condition de possibilité de leur scientificité. À l'issue de cet article j'espère avoir, en reposant de vieilles questions, nourri le débat contemporain sur la connaissance de l'urbain par l'image.

Je remercie chaleureusement Sarah Cordonnier pour sa relecture.

Julia Bonaccorsi, Univ Lyon, Université Lumière Lyon 2, ELICO EA 4147

julia.bonaccorsi@univ-lyon2.fr

Bibliographie

- Aiello, G., Tosoni, S. (2016). « Urban Communication. Going About the City: Methods and Methodologies for Urban Communication Research — Introduction. ». *International Journal of Communication* 10 (0): 11.
- Auboussier, J., Garcin-Marrou, I. (2011). « Mémoire(s) et territoire(s) : les bulletins municipaux de Villeurbanne ». *Études de communication*. 37. p. 47-62
- Barthes, R. (1980). *La chambre claire : note sur la photographie*. Cahiers du cinéma Gallimard. Paris : Ed. de l'Etoile Gallimard Seuil.
- Bertrand, A-M. (2000). « La modernisation des bibliothèques municipales : incitation nationale, décisions locales ». In, Poirrier, P., Rioux, J-P. *Affaires culturelles et territoires (1959-1999)*. Paris : La Documentation Française, p. 129-143
- Bonaccorsi J., (2001), « Le livre déplacé, une bibliothèque hors-les-murs », *Communication & Langages*, n°127, p.21- 34
- Bonaccorsi J., (2009). *Le devoir de lecture. Médiations d'une pratique culturelle*. Paris : Hermès-Lavoisier
- Bonaccorsi J., Cordonnier S. (dir.) (2018), *Territoires. Enquête communicationnelle*, Paris : EAC
- Caroux, H. (2008). *Architecture & lecture : les bibliothèques municipales en France, 1945-2002*. Paris : Picard
- Davallon, J. (2011). « Le pouvoir sémiotique de l'espace. Vers une nouvelle conception de l'exposition ? ». *Hermès, La Revue*. 61/ 3. pp. 38-44
- Degueurse Giuliani, M. (2008). *Attractivité et monumentalité. L'influence du bâtiment sur la fréquentation, les usages et la perception de la bibliothèque. L'exemple de la BMVR de l'Alcazar de Marseille*. Mémoire d'étude pour le diplôme de conservateur de bibliothèque. Enssib.
- Dondero, M-G. (2014). « Photographier le travail, représenter le futur. Iconographie du chantier des Halles à Paris ». *Communication & Langages* 2014 (180): 79-94
- Dupuit, J-S. (2000), « Avant-propos », *Architectures de bibliothèques*, DLL/IFA, p. 8-9
- Garcias, Jean-Claude, 2000, *Architectures de bibliothèques*, DLL/IFA, p. 10-17
- Lamizet, B., Samson, P. (1997). *Les langages de la ville*. Marseille : Ed. Parenthèses
- Laudati, P. (2014). « Formes de l'architecture : langages, images et pratiques partagés ». In Lardellier, P (dir.). *Formes en devenir. Approches technologiques, communicationnelles et symboliques*, Hermes Science Publishing.
- Lorius, M., Grognet T. (2000). « Les bibliothèques municipales à vocation régionale, du mythe à la réalité », *Bulletin des Bibliothèques de France*, t. 45, n°3, p.17-24
- Grudet I. (2010), « Jeu d'images intermédiaires : le grand projet architectural et urbain de Lyon Confluence ». *Sociétés & Représentations*. 2/30, p. 111-122
- Jarrigeon A. (2013). « Projeter, exposer, publier... Comment montrer ses photographies en sciences sociales ? ». In Vandergucht D. (dir.), *La sociologie par l'image*, Revue de l'Institut de Sociologie, Université Libre de Bruxelles
- Petit, C., Bonnefoy, P. (2012). *Architecture et bibliothèque : 20 ans de constructions 1992-2012*. Villeurbanne: Presses de l'Enssib
- Piette, A. (1996). *Ethnographie de l'action : l'observation des détails*. Paris : Éditions Métailié

Version provisoire A paraître dans *MEI*, n°43, 2019.

Roncayolo, M., Bertran de Balanda, S. (2016). *Le géographe dans sa ville*. Marseille : Parenthèses

Tardy, C. (2012). *Représentations documentaires de l'exposition*. Paris : Hermann

Temime, E. (1997). *Marseille transit : les passagers de Belsunce*. Paris : Editions Autrement

Vergopoulos, H., Tassel, J. (2017). « Produire l'épaisseur du temps de et dans la ville ». In Bonaccorsi J., Collet L., Raichvarg D., (dir.). *Les temps des arts et des cultures*, Paris : L'Harmattan

Veschambre, V. (2008). *Traces et mémoires urbaines*. Rennes : Presses universitaires de Rennes